

Cade, tout restait à faire. Face au racisme, face à la trahison, le photographe va se livrer, par alcool interposé, au désespoir et à la mort. Mais dans le cri indigné de Paul retentit une formidable espérance : il n'est pas possible que Jésus soit mort pour rien.

La seule réponse de Dieu à tous les « pourquoi ? » de toutes les victimes, de tous les Job de la terre, c'est celle qu'il donne au « pourquoi ? » que lui adresse le Christ. Cette réponse qui éclate le troisième jour. Ainsi, je peux annoncer Jésus-Christ à tous ceux que le non-sens de la mort, de la souffrance, du désespoir menace d'engloutir. Et lui seul.

Sur la barre transversale, les bras de Jésus sont étendus. Comme pour embrasser et amener à lui toute la souffrance de l'humanité. Mais son corps est debout, chemin de rencontre du ciel et de la terre, dressé verticalement comme la fumée des holocaustes. Et l'apôtre résume parfaitement cette double dimension de la croix : « Christ *aussi* est mort... lui juste pour des injustes, *afin de vous amener à Dieu* »¹¹.

SACRIFICE OU ECHEC ?

par Jean-Michel Sordet,
pasteur, La Sarraz (Suisse)

Au cœur du passage discuté dans l'article de G. Pella¹², le cri de Jésus ! Dieu est interpellé, mais reste muet... Comment ne pas sentir dans ce cri le poids de l'abandon, l'horreur du désespoir ? Comment ne pas y voir le signe du sentiment d'échec, d'inefficacité, d'effondrement qui étreint Jésus en cette heure-là ?

Jésus attendait-il un autre dénouement ? Quelque chose s'est-il mal passé dans le projet de Dieu ? On peut le croire. Et Jésus meurt, abandonné de Dieu et des hommes.

Or la théologie et la foi chrétiennes ont fait de cette mort tout autre chose qu'un échec : plutôt un accomplissement, un sommet, une victoire, une élévation glorieuse, un magnifique sacrifice... Mais s'il s'agissait tout de même d'un échec ? Si Dieu s'était montré en cet

¹¹ 1 P 3,18.

¹² « Pourquoi m'as-tu abandonné ? Marc 15,33-39 », *Hokhma* 39, 1988, pp. 3-24.

instant un Dieu qui accepte une extraordinaire humiliation : échouer dans son projet de vie ?

A dire vrai, l'article de G. Pella nous a conduits à l'analyse exégétique d'un passage difficile, le replaçant dans ses divers contextes. Il a pour nous réhabilité (ou réorienté) le concept de lecture sacrificielle de la croix. Son effort trahit donc deux problèmes :

— La lecture sacrificielle n'est qu'un instrument pour percevoir l'événement de la croix, un peu comme le télescope (ou l'analyse spectroscopique) n'est qu'un instrument pour percevoir l'astre observé.

— Le télescope semble embué, déréglé ou abîmé, et il ne rend plus le service qu'on attend de lui. L'interprète contemporain de la croix semble rencontrer autant de problèmes qu'il n'en résout avec cet instrument (même s'il a rendu de bons et loyaux services à d'autres).

Le but du présent essai est de proposer au lecteur, à partir de la théologie pratique, une brève ouverture à l'article de G. Pella. Le praticien d'aujourd'hui est préoccupé de communication. Si l'instrument de la catégorie sacrificielle transmet mal la portée de la croix de Jésus dans le monde actuel, il va chercher un autre instrument, meilleur, plus simple, ou rendant une image plus accessible à l'homme de son temps.

L'échec est une catégorie pertinente dans le monde contemporain (occidental tout au moins), puisqu'il est l'inverse de la réussite : dans notre société, les machines doivent marcher et les personnes être compétentes, efficaces, productives ; le sentiment moderne de péché se nourrit de l'incompétence, de l'inefficacité, du raté et de l'échec. Combien d'individus et de groupes sociaux tendent-ils vers cet idéal de réussite ? Et combien échouent-ils à y parvenir ? Tous peut-être...

Le prédicateur ou le catéchète trouve intéressant de formuler l'hypothèse que Jésus n'a pas, pour apporter la Vie au monde, amené le « plus » de vie que nous fait désirer notre idéal. Jésus s'est au contraire abaissé dans un échec infernal de non-vie : bras immobilisés, pieds cloués, mort. Il s'est ainsi rendu proche, par une ressemblance concrète, de ceux qui échouent et vivent la non-vie.

S'il avait été le héros de Dieu, sauvant le monde sans mourir, sans échouer, n'aurait-il pas été du côté de l'idéal, le renforçant, le mettant encore plus en dehors de notre atteinte ?

Ainsi, premier gain possible de notre perspective pratique, le concept d'échec appliqué à la croix de Jésus développe l'image d'un Jésus qui rejoint les hommes et les femmes d'aujourd'hui dans leurs expériences d'incompétence, d'inefficacité, d'échec face à l'idéal

moderne de réussite. La catégorie de l'échec de Dieu pourrait ainsi bien être, tout simplement, parlante !

En relation d'aide, cette analogie encouragera l'aidant comme l'aidé à ne pas être dominé par l'idéal de « redevenir efficace ». Ce serait renforcer cet idéal de réussite qui justement angoisse, tyrannise ou déprime le malade. Au contraire, lorsque l'aidé sera amené à « accueillir » ses échecs et ses incompétences, à y « descendre » plutôt qu'à lutter contre eux, lorsqu'il prendra le risque d'être ainsi déstructuré dans son identité, c'est alors qu'il sera amené à un renouveau, à une guérison... De même que l'idée d'un Jésus échouant à la croix déstructure notre théologie habituelle, de même Jésus abandonné, raté, mort, démolit notre idéal d'un Dieu fort et parfait (qui, si l'on y réfléchit, ne peut pas me concerner, moi si imparfait...). Ce parallélisme me donne à réfléchir même si la « déstructuration » n'est pas le but en soi, même si l'échec n'est pas la seule composante de la mort de Jésus et que la relation d'aide vise bien sûr aussi à restructurer, à faire entrer dans une vie nouvelle.

Terminons par une dernière piste, sociologique cette fois-ci. En théologie, le sacrifice est déclaré « pour nous ». En quoi l'échec de Jésus serait-il aussi « pour nous » ?

Erwing Goffman¹³ a décrit les rapports sociaux comme des rites d'interaction où l'objectif implicite des partenaires est de collaborer pour ne pas perdre la face (la sienne propre, ni la faire perdre aux autres). Dans le cas où l'interaction est menacée par l'un des partenaires (offensant l'autre), Goffman décrit plusieurs processus d'évitement ou de réparations. L'un d'eux consiste pour l'offensé à assumer le rôle de l'offenseur et à présenter lui-même les paroles ou actes rituels appropriés pour compenser ou expier l'offense (qui se montrait précisément comme un échec à sauvegarder un rapport social correct). L'exemple type est la bousculade dans la rue où celui qui est bousculé s'empresse par des « Excusez-moi, c'est de ma faute... », etc., de faire les frais du rétablissement d'une relation correcte.

Osons donc une hypothèse basée sur un raisonnement analogique : Dieu-l'offensé assume (en Jésus qui se livre pieds et poings liés à l'impuissance et à la mort) le rôle de l'homme-offenseur (qui a toujours échoué à être l'homme en relation avec son Dieu). Ainsi Dieu rétablit le rapport qui le lie à l'homme.

L'analogie mériterait d'être mieux cernée. Elle a au moins l'avantage d'avoir l'un de ses pôles dans l'expérience concrète et

¹³ Cf. *Les rites d'interaction*, Paris, Ed. de Minuit, 1976.

banale de l'homme moderne. Après tout, la théologie sacrificielle ne serait-elle pas une analogie née dans un contexte où le sacrifice était une réalité d'expérience courante pour l'homme d'alors ?

La piste qui s'ouvre dès lors au praticien n'est peut-être pas seulement de fournir un instrument (originé dans la sociologie) pour interpréter la croix, mais il pourrait aussi s'attacher à relire les événements sociaux (communautaires, ecclésiaux...) à la lumière de la croix, en retournant l'analogie. En matière de conflits ecclésiaux, combien de solutions pourraient-elles être trouvées, par analogie avec la croix, si l'offensé acceptait sciemment d'assumer les échecs de l'offenseur ?

« Communiquer à tout prix » ?

**Rencontre théologique *Hokhma*
du 26 au 28 août 1989**

Intervenants :

Philippe Decorvet, *Un prédicateur réfléchit sur sa prédication.*

Jean Chollet, *Mise en scène de la Parole, Calvin et la rhétorique.*

Jean-Michel Sordet, *La figuration liturgique ou la distribution des rôles des officiants.*

Michel Kocher, *Pour des lieux de transparence. Identité confessionnelle – liturgie – catéchèse.*

Fabrice Lengronne, *Le veau d'or de la communication.*

Pour tout renseignement :

Serge Carrel
48, rue de Lille
F-75007 Paris